

Pignon sur rue Jeunesse d'aujourd'hui

Sylvie Gendron

Number 182, January–February 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, S. (1996). Pignon sur rue : jeunesse d'aujourd'hui. *Séquences*, (182), 56–57.

PIGNON SUR RUE:

JEUNESSE D'AUJOURD'HUI

La vague pas si lointaine des *reality shows* continue à faire des petits. En soi, ce n'est pas tant le concept lui-même qui choque ou dérange — bien que le grand public ait semblé s'en accommoder fort bien — que le contenu ou les sujets traités. Le grand débat fait aujourd'hui autour des *talk show* américains et de leur sensationnalisme outrancier témoigne bien d'une récente prise de conscience, même si celle-ci sert tout autant à alimenter les cotes d'écoute. En tout cas, il n'est pas si simple de nos jours de se renouveler et on pourrait croire que tout a été dit. Tout?

Non pas, puisqu'il y a quelques années déjà, MTV américain innovait avec un téléroman nouveau genre: *Real World**. Il s'agissait de réunir sous un même toit quelques jeunes représentants d'une génération et de les faire cohabiter assez longtemps pour voir se développer les caractères, les relations, et avec un peu de chance, les drames. Depuis, les équipes se sont succédé et certain ont même laissé des traces dans «l'affectif» des téléspectateurs. Le plus bel exemple est celui de Pedro Zamovar qui, il y a quelques mois, mourait du sida. Son combat en direct (en partie seulement bien sûr) en aura marqué plus d'un.

Real World fait école et, après que l'Angleterre ait eu sa version, c'est maintenant notre tour avec *Pignon sur rue*. Ainsi, depuis le 10 septembre dernier, à Radio-Québec, on peut observer les aventures réelles de sept jeunes bien de chez nous, âgés de 18 à 22 ans, trois filles et quatre garçons venant des quatre coins de notre belle province et même d'Ontario. On devrait pouvoir les observer en milieu naturel pendant

37 semaines, en espérant qu'il se passe vraiment quelque chose.

La réalisation, assurée par Trinôme, n'est pas ici en cause. On sent la caméra vidéo dans l'image à gros grain et l'éclairage naturel. N'oublions pas que le but premier de ce téléroman nouvelle manière n'est pas tant de faire des effets de caméra que de scruter le plus objectivement possible le mode de vie de ces jeunes d'aujourd'hui. En principe, il n'y a donc pas de mise en scène, pas de direction d'acteurs non plus puisqu'il ne s'agit pas d'acteurs. Filmés par une équipe de tournage très légère, on demande seulement aux protagonistes de *Pignon sur rue* de nous livrer leurs pensées intimes, leurs moments de folie ou leurs coups de déprime. La seule figure imposée est un repas de groupe hebdomadaire, histoire de faire la preuve que tous vivent bien ensemble et surtout, qu'ils se parlent. La réalisation est tout à fait à la hauteur de ses ambitions: sobre et directe, pas tape-à-l'œil pour deux sous.

Par contre, il y aurait beaucoup à dire sur les choix faits au montage. Il ne nous est pas possible de savoir s'il y a autocensure ou si tout simplement on nous montre le meilleur de ce qui fut tourné en une semaine. Dans les deux cas, le résultat — seule chose qui nous importe ici — laisse un peu à désirer. En effet, le contenu de cette demi-heure qui tente de nous réconcilier avec cette belle et saine jeunesse, nous donne, semaine après semaine, un portrait somme toute rassurant — trop rassurant — de ce que la génération montante vit. Première constatation: ou bien ces jeunes-là sont anormalement sages, ou bien on nous cache la vérité. La seule grosse

folie que j'ai pu constater, c'est qu'ils ne lésinent pas sur la bière qui semble rentrer à pleine porte. Et pourtant, ils ne sont jamais saouls.

Ils ne font pas de monstrueux «partys», ils n'écoutent pas de musique à se péter les tympanes, ils ne reçoivent pas des tonnes de «chums». Que font-ils donc alors? Ils se parlent beaucoup des petits tracas quotidiens ou s'engueulent le plus souvent pour des peccadilles. Enfin, s'engueuler est un bien grand mot; ils discutent sur un ton raisonnable, quoique parfois un peu trop tendu, des manies, habitudes et traits de caractère qui les agacent chez leurs «colocs». À ce jour, la seule vraie chicane concernait la façon qu'avaient certains des colocataires mâles de traiter les femmes en général, usant et abusant du terme « salope ». S'en est suivi un presque psychodrame et pendant un moment, les téléspectateurs ont dû croire que c'en était fini de cette belle aventure.

Bref, je trouve que les rêves de ces jeunes-là sont bien terre-à-terre, pour ne pas dire ternes et mornes. J'ai parfois l'impression de voir vivre des «vieux» de 40 ans qui auraient déjà connu les mille désillusions de la vie quotidienne. Je ne demande pas de folles bacchanales mais un peu plus de vraie fantaisie, de poésie et de rêve. Paradoxalement, autant ces jeunes-là me semblent trop réservés pour être vrais, autant je trouve souvent qu'ils manquent de maturité. Ils sont encore très près de l'adolescence et ne semblent pas avoir, à une ou deux exceptions près, une vision bien juste de ce qu'est la «vraie vie».

Pour en avoir vu des extraits, le *Real World* des Américains choisissait des personnes ayant

L A D Y B I R D , L A D Y B I R D

une démarche beaucoup plus proche de la vie adulte, lesdites personnes étant sans doute engagées dans la vie active depuis plus longtemps. Sans doute comme beaucoup de jeunes Québécois aujourd'hui, ceux de *Pignon sur rue* donnent l'impression de sortir tout droit de chez papa/maman, de faire leurs premières armes dans la vie solo et d'essayer les plâtres de leur existence «adulte». J'avais pourtant l'impression, à lire les journaux et à regarder le journal télévisé, que beaucoup trop de jeunes sont littéralement jetés à la rue, ou écartés de la vie normale par un système impitoyable. Apparemment, ceux-là ne sont pas dans *Pignon sur rue*.

Je ne sais pas sur quels critères les jeunes du groupe ont été choisis mais le plus important est de savoir quel est le but de cette émission. Si elle se veut réaliste et exemplaire, alors le résultat n'est pas bien passionnant mais probablement proche de ce qui se passe dans la tête de la majorité des jeunes d'ici. On peut alors rendre hommage au réalisateur qui ne cherche pas à faire de l'esbroufe. Cependant, cela nous donne un spectacle quelque peu navrant dont n'est responsable personne d'autre que l'air du temps. Les concepteurs, en reprenant le projet élaboré par MTV, voulaient-ils que leur émission serve de répertoire anthropologique aux générations futures? Voulaient-ils encore rassurer les parents d'aujourd'hui qui, il y a vingt ans, en faisaient bien d'autres? Ou espéraient-ils tout simplement créer un phénomène télévisuel?

J'espère pour eux qu'ils ne se faisaient pas trop d'illusions: leur produit est plaisant à regarder, sans plus. On attend encore que nous soit donnée l'occasion de nous attacher réellement à tous ces jeunes, que nous ayons envie de les revoir et de les connaître, peut-être de les adopter ou, à tout le moins, de vouloir savoir ce qu'ils vont devenir. Et qu'on réponde enfin à ma question: où donc est passée la belle jeunesse aventureuse?

Sylvie Gendron

Pignon sur rue est diffusé tous les dimanches à Radio-Québec, à 18h30, en reprise les samedis à 16h.

*Il n'est fait aucune mention de MTV *Real World* dans le dossier de presse diffusé par Radio-Québec.

Moins vénéré que Stanley Kubrick, un Britannique d'adoption, moins intellectuel que Peter Greenaway, moins amusant que Richard Lester, Ken Loach n'en est pas moins un des cinéastes les plus intéressants du cinéma anglais de ces trente dernières années. Alternant films et téléfilms, il dénonce depuis trois décennies les tares de la société britannique et les injustices dont sont victimes les plus faibles. C'est un auteur engagé qui n'hésite pas à se qualifier de «cinéaste politique». Sa dernière œuvre en date, *Land and Freedom*, sur la guerre civile qui ravagea l'Espagne de 1936 à 1939, ne fait que confirmer — si besoin était — cet engagement.

Pour faire patienter les cinéphiles canadiens, Alliance vient de sortir en vidéo-cassette le téléfilm que Ken Loach tourna entre *Raining Stones* et *Land and Freedom*. Produit par Channel Four, *Ladybird, Ladybird* est une œuvre sublime, décrivant le drame poignant d'une jeune femme qui se voit retirer ses droits de mère sur ses enfants existants ainsi que sur ceux à naître.

Inspiré d'un fait divers, *Ladybird, Ladybird* fait froid dans le dos. Maggie Conlon n'est pas une mauvaise fille; c'est juste une victime. Victime de son manque de formation, Maggie ne connaît que le chômage et doit compter avec les programmes sociaux pour survivre. Victime de son manque d'éducation, elle n'arrive pas à communiquer calmement avec les autres et s'exprime plus par violentes colères qu'en raisonnements structurés. Victime des hommes, ses quatre enfants sont de quatre pères différents et son dernier compagnon la bat. Enfin, victime de son propre état de victime, elle sera la cible des services sociaux qui, l'estimant inapte à élever ses enfants, lui en ôterait la garde. L'histoire de Maggie est une véritable tragédie humaine décrivant le lent et insidieux processus de destruction d'un individu par une administration obtuse et sclérosée qui, voulant l'aider, ne réussit qu'à l'enfoncer encore plus dans la misère. À travers le portrait de cette femme ordinaire qui se bat contre l'État, Ken Loach dénonce le système anglais et l'administration de sa royale majesté qui ne fait rien pour venir en aide aux plus démunis. Les institutions en place sont inefficaces et tellement coupées de la réalité sociale que chaque geste qu'elles posent a des conséquences terribles sur le fragile bonheur du petit peuple.

Sobrement filmé, *Ladybird, Ladybird* a une structure binaire qui fait passer le spectateur de la position d'observateur à celle de victime. Dans la première partie du film, comme Jorge, nous écoutons Maggie raconter sa vie et ses malheurs. Nous sommes l'épaule sur laquelle elle pleure. Lorsque Maggie commence sa nouvelle vie avec Jorge, nous devenons partie intégrante de leur couple et le drame qui les frappe nous atteint nous-mêmes en plein cœur. Leur combat contre l'administration est le nôtre car nous nous sommes tous un jour butés à un mur en essayant d'obtenir l'aide d'un fonctionnaire.

Magnifiquement interprété par Crissy Rock, *Ladybird, Ladybird* est une œuvre remarquable de finesse, de justesse et d'analyse. Proche du reportage réaliste mais jamais sensationnaliste, il s'agit d'un portrait très dur de l'Angleterre post-Thatcher dans laquelle il ne fait pas bon être pauvre.

Olivier Lefebure du Bus